

À ÉCOUTER

Ces mots accompagnent Maria, à Cunene, sur son chemin vers l'eau. Elle n'a jamais été à l'école, sa mère lui disait de s'occuper de ses frères et sœurs. Elle marche, un enfant sur le dos et un bac d'eau en équilibre sur la tête. Elle doit parfois s'arrêter pour boire.

Quand il y a eu la révolution au Portugal, il y avait beaucoup de blancs qui partaient en métropole (on disait ça comme ça, « métropole »), et elle est venue, elle aussi. Elle était jeune, elle croyait que les rues ici étaient brillantes. Elle s'imaginait en train de marcher sur un miroir. Au final, elle est restée dans un hôtel devant la gare. Elle a travaillé comme femme de ménage et se réveillait à cinq heures du matin, mais c'était mieux de travailler à l'extérieur que chez elle. À l'extérieur, ça paie ; à la maison, comme on n'a pas de cheffe pour contrôler s'il y a de la poussière, on reporte. Daniela, c'est le contraire. Elle reste chez elle et n'arrête pas. Sa famille lui dit qu'elle ne sait pas se reposer. Un jour, elle s'est rendue à pied d'Alto do Lumiar jusqu'à Santo António dos Cavaleiros. Cette phrase la suit, essaie de la rattraper. On dirait une gamine, mais elle a déjà une fille de treize ans. Elle a appris à lire en Angola, mais a peu à peu oublié et maintenant elle apprend. Elle essaie de lire les panneaux dans le bus. Elle aimerait travailler comme femme de ménage ou dans un restaurant ; elle a besoin d'un contrat pour obtenir son permis de séjour. Sa fille a déjà le sien, elle non.



Gil arrive, il se présente et, soudain, à Maria : « Vous viviez où ? » Ils échangent un regard, silence. Ils découvrent qu'ils étaient voisins il y a plus de vingt ans, à Quinta Grande. « J'habitais dans la rue de l'Espérance ! », dit Gil. « Mon père, c'était Picasso. » Pause. « On l'appelait Picasso parce qu'il était artiste ! » Ensuite, il explique l'erreur de la réhabilitation : ils ont détruit les quartiers et ont séparé les gens. Dans les immeubles, les gens meurent et personne n'est au courant. Madame Maria, désormais Tante Maria, dit que le monde est pire qu'avant. Daniela confirme : sens dessus dessous. Gil dit qu'avec les immeubles on a perdu les « oncles » et les « tantes », la communauté a disparu.

Il est venu d'Angola avec ses parents, il avait deux ans. Puis, ils ont émigré en Angleterre. Ils ont appris l'anglais, mais n'ont jamais perdu leur portugais (« maintenir la base et ajouter », disait son père). Et ils sont revenus à Lisbonne. Gil a étudié la sociologie, le « life-coaching », le sport. Il a travaillé dans des magasins de luxe, mais il ne veut plus vendre des choses. Il veut aider les autres. Sa femme ne le laissait pas lui faire des massages, elle disait qu'il ne savait pas les faire ; alors, il a suivi un vrai cours de massages. Il aime apprendre à faire ; la théorie, ce n'est pas son truc. Mais c'est un spécialiste en L : Luanda, Londres, Lisbonne, Lumiar.

Daniela fait une belle publicité aux travaux de couture qu'elle crée avec Tante Maria et d'autres collègues, pas loin, là, à l'Espace Monde. Ils vont montrer leurs pièces à la foire du quartier.

Tante Maria est retournée en Angola deux ou trois fois. Elle n'a pas d'enfants, mais elle a une grande famille. « Ils sont beaucoup, on dirait des souris, il y en a de plus en plus », dit-elle en souriant. « Qu'est-ce que vous voulez, y a pas la télé... »

Pendant des années, Gil se baladait à pied avec ses amis dans tous ces endroits pour se rendre dans une pièce qu'on leur prêtait, à l'ISEG de l'Alameda. Au cours du chemin, le temps passait et les trous devenaient des immeubles. Ce texte les accompagne, dans et hors du temps, distraitement, écoutant simplement.

Jacinto Lucas Pires, avec Maria, Daniela et Gil